

Jean Daive, *NOTES ALBUM*, éditions des crépuscules, 2020, 202 pages, 20€

« Je m'adresse à un lecteur qui, pour reprendre le terme de Paul Celan, se hisse. Quand quelqu'un me dit : « Je ne comprends pas. » je suppose qu'il n'a pas le désir de se hisser jusqu'au sens. Se préparer à la lecture est passionnant, mais il faut s'en donner les moyens. » si l'on considère que le livre, par isolement, est « un tombeau offert au lecteur pour qu'il y descende. Pour qu'il y introduise sa propre disparition »*, l'œuvre et sa psyché une rampe d'accès à l'inconscient.

Autant que je m'en souviens, chaque livre de Jean Daive m'est toujours apparu comme la chambre d'écoute de quelque cabane de survivant perché par delà les ailes et les moulins une étoile à cinq branches au front pointant l'infini ; ce que j'appelle *un livre de poudreuse* dans lequel s'enfoncer loin du bruit du monde en compagnie de quelques rares sosies croisés et reconnus pour ce qu'ils sont : luminaires, veilleuses, astres et apôtres.

« *NOTES ALBUM* » n'échappe pas à la règle, sorte d'autoportrait flouté en italiques miroir des graines que l'on sème et que l'on s'échange, il les réunit tous ici comme pour un dernier souper, à la manière d'une Cène et d'Andy Warhol lançant à la face de ce précieux cénacle « des jets de poussière de diamants » afin que leurs visages cinématiquement se tournent vers l'homme qui à travers les siècles les interroge et s'y reconnaît : connais-toi toi-même en l'autre, définis-toi en miroir d'une parentèle spirituelle, palette d'éternité ces filiations poétiques qui nous augmentent.

Il y a, il y aurait donc, hier comme demain, en rappel de la double nécessité de lire et de relire, de se déplacer dans la lecture comme sur les cordes d'un arc, une façon d'aborder cette unité de textes qui en appellent au micro autant qu'à la caméra, et de les penser librement en écho, qui ressemblerait à une lecture d'empreintes de pas sur le sable à la fin des jours et des années, leurs moments, leurs escales ; traversée en coupe et poupées russes de négatifs de paroles et d'œuvres ; grande ourse d'itinéraires ; méandres d'éclats comme échelles de nostalgies volées à *l'instemps* de l'échange ; autoportrait « latéral » (masqué) (pivotant) composé par émulsions de touches d'une somme de parentés, facettes dans un palais de glaces, reflet diffracté d'un mythe sur l'encre, livre confidentiel de papillotes, analyse en pointillés ; comme se cueille la manne précieuse d'une volée de cerises ouvrant chacune sur la transparence de la question dont elles résultent par « condition d'infini » ; de Jean à Daive, en passant par Bernard (Noël), Anne-Marie (Albiach), Paul (Celan), Wittgenstein, l'Amérique, le cinéma, l'art de l'entretien, de la promenade et de la conversation, en toute 'alogie' au nom du transfert poétique, avec cet amour du détail dont le fragment est une restitution, Jean Daive (qui porte en soi son féminin) a ce pouvoir de nous propulser hors hémisphères et formatage dans les limbes nécessaires à l'émergence d'évidences paradoxales qui échappent à la routine du commun des mortels et de l'entendement.

« Qui sommes-nous, c'est-à-dire qu'est-ce que le transfert d'identité qui nous déplace et nous remplace en nous-mêmes ? », 'Qui suis-je ?' se déclinant alors par ambiances en l'autre comme autant de « C'est lui ! C'est moi ! », s'y conjugue et fonde une grille d'élection grâce à laquelle structurer ses propres errances et trouver ce nœud nord dont la brillance ne brûle pas le sujet mais l'éclaire – *l'éclair* devrais-je dire.

L'autre mais lequel ? Quels niveaux de conscience, semblables à des épaisseurs de neige ? Lequel de ces lointains intérieurs « déplace(ra) le trou du souffleur » ? Quelle « manière d'être dans la vie du langage », quelle « parole tremblée » me révélera à moi-même, « Qu'est-ce qui pourra alimenter votre amitié ? » autorisant ce saut psychique dont la « discontinuité fulgurante » induit chez le receveur ce foudroiement intempestif préalable à l'éveil et le place dans une lignée quantique d' « intuitionnistes » dont la vie secrète, les paroles et les écrits contiennent « plus de choses que n'en laissent entendre les mots », plus de poésie que de narration, plus d'incertitudes que de convictions. Et si « tout dire serait plus long que le livre lui-même », cet album de notes (une *rétroperspective*) participe de ce débordement consubstantiel dans l'optique d'en canaliser quelques principes essentiels à la manière de David Lynch murmurant à l'oreille de Jonathan : « un homme doit réussir ses canalisations ».

Si l'on considère qu'il existe en chaque livre un point nodal qui en résumerait le projet - « le tic-tac du livre » - c'est à mon sens dans les pages que Jean Daive consacre à « la fêlure active » qu'il se trouve ; cinq pages explicitement envoûtées livrent le modèle, les textures, les temporalités, les jeux de rôles, les ravissements, les conditions, le fond et la forme - la verticalité remontée, couchée à la surface -, les lignes de force, les racines de la question, avec cette façon singulière de voiler ses mots, de murmurer en ombres chinoises, comme s'il s'agissait de faire durer une infinité de lenteurs à retardement sur des parallèles : ici le travail d'écriture est le travail de caméra d'une oreille absolue, une sublimation « jouant d'une espèce de relativité poétique des échelles de la vision et de l'audition ».

« Je veux aller du côté de ce qui me constitue, c'est-à-dire la question du négatif », ouvrir une boîte de Pandore dans le livre, l'y renverser, immerger le positif dans ces négatifs de moi-il (ces épreuves) que sont in fine ses interlocuteurs, tremper le modèle dans la conversation, élever l'écoute au rang d'une signature, être cette éponge magique qui s'augmente au contact de ces ordres de vitesse, « Il y a tout un système du déplacement, un langage du déplacement. », « Une fois que l'entretien est déplacé dans une structure narrative, (...) il faut vérifier si l'entretien subit au plus juste le déplacement ou le transfert (...) ».

De fait Jean Daive nous déplace sur une ligne de fuite prompte à nous soustraire à la logique dominante comme en un jeu de cartes dont les figures tutélaires détiendraient chacune à tour de rôle un élément de la réponse ; pousse la porte d'un musée de cires ; se perd dans les détails d'une tapisserie comme s'il voyageait dans les yeux d'un chat ; filme au ralenti une scène intime qui se délite au fur et à mesure qu'elle se recompose ; relie les destins fabuleux de mille et une phrases qui entre elles s'accordent en un concert souple et silencieux ; se déconfiner ni vu ni connu des miasmes du monde et de ses implants toxiques dans un livre de paroles parallèle et singulier aux frontières de la réalité sur les traces d'hommes libres et inspirés auxquels cet autoportrait rend un hommage latéral.

Lire ce « délinquant impeccable » c'est s'offrir le vouvoiement d'un homme que la Beauté de longue date tutoie et qui en connaît intimement les ressorts profonds. Livre de marelles. Comme l'on patine sur les lignes du temps. Le poème s'impose alors comme « une sorte de solution, la seule possible », ce qui reste après que tout détail ainsi émoussé ait été si naturellement poli que l'on a presque tout oublié : *presque tout* est un

résidu effervescent.

Pourquoi alors faudrait-il choisir entre ces trois inséparables que sont la lecture, l'écoute et l'écriture, l'une renvoyant à l'autre dans un jeu féminin de chassés-croisés, d'achoppements, d'expansions, de rencontres et d'inspirations à l'épreuve de la différence et de la difficulté d'être seul-&-soi ou bien de se re- (ou mé-) connaître dans les éclairages adjacents que nous renvoient les œuvres et les autres, tour à tour compagnons de promenade et prothèses,

la lecture comme prothèse de l'écriture, moteur, béquille, boîte à bulles, aiguillon, où l'écoute fait miroir, divan, coussin d'air, autant de propositions *freudonnées* que Jean Daive effleure à mots couverts en apartés,

la question reste ouverte au rebond pierre et ciel comme la couleur tâtonne au-delà de la parole dans toutes les déclinaisons de l'art,

l'autre est-il un mur, une direction ou bien une fenêtre, chacune des notes de cet album n'est-elle pas une fenêtre sur stèle ou encore une photographie, c'est-à-dire un instant qui dure dans un livre de neiges existentielles,

l'autre, dommages et intérêts confondus, - le promeneur, l'interviewé, le miroir (in)fidèle, ce joker si essentiel -, excroissance de soi, surgeon ou prothèse ?

l'autre inatteignable rêvé dans son inaccessibilité aurait-il la réponse aux questions que nous nous posons ou serait-il lui-même sans le savoir et à ses possibles dépens un élément de la réponse ?

la réponse est-elle dans les objets de l'art ou dans l'esprit qui les conçoit ?

qu'est-ce qui dans la réponse résiste à la question autant qu'à la pulsion narcissique qu'écrire présuppose si ce n'est l'intensité d'écoute, l'autre réciproquement élu étant la valeur ajoutée du moi, son « rythme psychique » et ses créations un capital inspirationnel ?

Ce livre de questions qui se répondent par éclipses et complicités se prolonge naturellement dans un album de traits, d'émulsions, de grilles, de virgules phalliques & autres signes planants, ciel de l'enfant intérieur qui exorcise au crayon sa solitude et dont le murmure vital chenille comme diapason entre les signes sécurisant un espace de décompression ; empreintes psychiques et kabbale compulsive de la clairière au centre de la fêlure l'œil étal de la résilience reptilienne comme thérapie spontanée ; parole intime de la bercée muette de quelque pendule intérieur ; effet de sourdine d'une seconde langue...

Carole Darricarrère, 3 décembre 2020

* laquelle définition fut offerte à l'auteur par l'un de ses lecteurs